Document généré le 1 juin 2025 19:12

Mens
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Michel Lévesque. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique, 1867-1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 2013, 840 p.

Frédéric Boily

Volume 14, numéro 1, automne 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1032625ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1032625ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)
1927-9299 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boily, F. (2013). Compte rendu de [Michel Lévesque. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique, 1867-1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 2013, 840 p.] *Mens*, *14*(1), 141–145. https://doi.org/10.7202/1032625ar

Tous droits réservés © Mens, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

contexte le rapport au temps d'auteurs et de chercheurs très influents. La démonstration est toutefois impressionniste, le choix des personnages arbitraire et les analyses convenues. Faut-il s'étonner que des événements aussi dramatiques que la Révolution française ou la Grande Guerre aient infléchi le rapport au temps d'écrivains comme Chateaubriand ou Paul Valéry ? Doit-on se surprendre que ces mêmes ruptures aient marqué l'œuvre d'un Oswald Spengler ou d'un Marc Bloch ? Parce qu'il s'était attardé plus en profondeur sur quelques historiens, ses études regroupées dans *Évidence de l'histoire* (Folio, 2007) m'avaient semblé mieux construites, plus éclairantes. Aussi, le chapitre 4, qui devait porter sur le travail des historiens, consacre plusieurs pages aux travaux de Mircea Eliade, de Raymond Aron, d'Émile Cioran ou d'Hannah Arendt qui, s'ils sont tous reconnus pour leur contribution philosophique, ne firent pas œuvre d'historien.

Finalement, le livre nous laisse une impression de redite, pour peu qu'on ait lu les ouvrages et essais précédents de François Hartog. On a le sentiment que l'auteur plaque une grille bien rodée sur divers auteurs et diverses réalités pour en tirer chaque fois les mêmes conclusions : le futur s'éclipsant, l'histoire serait enfermée dans un présent étouffant. Une monographie qui s'attarderait plus en profondeur sur l'historiographie des dernières décennies ou un historien très emblématique nous semblerait plus éclairante, désormais, pour illustrer cette hypothèse forte sur le rapport au temps qui domine notre époque.

— Éric Bédard
TÉLUQ – Université du Québec

Michel Lévesque. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique, 1867-1960*, Québec, Éditions du Septentrion, 2013, 840 p.

Au moment où la communauté historienne québécoise est secouée par des débats concernant la place de l'histoire dans les travaux savants et, surtout, dans les programmes d'enseignement, il faut saluer la parution de cet ouvrage. Consacré à la plus ancienne

formation politique du Québec, le livre de l'historien Michel Lévesque se révèle, en effet, l'exemple réussi d'un travail d'histoire politique caractéristique du genre, qui repose sur des documents d'archives ainsi que sur un appareil bibliographique extensif. Ce faisant, l'auteur, qui n'en est pas à ses premières armes en histoire, offre au lecteur un regard pénétrant sur les structures organisationnelles du Parti libéral du Québec dans un ouvrage qui fait plus de 800 pages, en excluant la bibliographie.

De prime abord, nous pouvons avoir l'impression, parce qu'il fait partie du paysage politique depuis toujours et que les chefs qui l'ont dirigé ont été importants, que le Parti libéral est un objet familier et bien connu. Pourtant, Lévesque ébranle nos certitudes en la matière en nous faisant prendre conscience que cette formation constitue une nébuleuse tiraillée entre des forces politiques aux polarités changeantes selon le parti au pouvoir à Québec et à Ottawa. C'est à démêler l'écheveau complexe des fils qui s'entremêlent et forment cette toile libérale que s'emploie Lévesque, et dans l'ensemble avec succès, même si le lecteur a parfois peine à s'y retrouver dans ce foisonnement.

Les premiers chapitres de cet ouvrage sont très bons, notamment le premier, qui revient en quelque sorte sur la façon dont les libéraux ont pris corps à la fin du XIX^e^ siècle. C'est, en effet, autour de 1870 que le parti voit le jour, encore que d'autres auteurs pensent qu'il faut remonter aussi loin qu'au Parti patriote pour en retrouver les véritables origines. En revenant ainsi sur le contexte des premières décennies de la fédération canadienne, l'auteur nous rappelle que les formations politiques évoluaient alors dans un environnement plutôt différent d'aujourd'hui. Le problème se complique surtout du fait que les frontières entre les organisations libérales fédérale et provinciale étaient imparfaites et poreuses, une situation qui a perduré jusque dans les années 1950. Formellement, explique l'auteur, il n'existe « aucune division » entre les deux organisations (p. 21). La scission se fait graduellement et, par exemple, c'est seulement à partir des années 1920 et 1930 que les organisateurs en chef agissent pour une

campagne ou pour l'autre, à l'exception des élections fédérales de 1939 et provinciales de 1940 lorsque le même organisateur se retrouve à la tête des deux machines électorales (p. 190). Lévesque explique ainsi qu'il existe une sorte de chassé-croisé entre les deux ailes. À certains moments, c'est l'entité fédérale qui domine, par exemple, quand les libéraux se trouvaient au pouvoir à Ottawa après 1945 et que l'Union nationale remportait les élections québécoises. Pendant la même période, les libéraux provinciaux gagnent peu à peu leur indépendance et leur autonomie face au grand frère fédéral, et le parti se démocratise pour devenir un parti de masse.

Lévesque brosse un tableau des multiples organisations libérales extraparlementaires qui, si elles ne se confondent pas totalement avec le parti, n'en sont pas moins mobilisées pour gagner les élections. Ainsi, le deuxième chapitre est consacré à ce qu'on appelle communément la machine électorale, alors que le chapitre trois s'intéresse à la création d'une organisation permanente, précisément pour pallier le fait que la machine ne vit que pour le moment de l'élection. La grande difficulté pour le Parti libéral du Québec a été de créer cette organisation, ce qui arrive seulement au milieu des années 1950. Quant aux deux chapitres qui suivent, ils sont consacrés aux clubs politiques qui ont animé le libéralisme québécois et qui demeurent plutôt mal connus. Le chapitre quatre, plus descriptif, se révèle moins intéressant parce que l'auteur se contente de dresser une nomenclature des différents clubs politiques. Mais, dans le chapitre cinq, l'auteur offre un portrait plus précis de leur situation, cet examen l'amenant d'ailleurs à établir trois périodes historiques, l'une de 1870 à 1880, l'autre allant de 1880 à 1910 et la dernière de 1910 jusqu'en 1960 (p. 276). Ces chapitres permettent de prendre le pouls d'une vitalité méconnue et de rappeler comment un parti politique pouvait mobiliser ses partisans à l'ère prétélévisuelle.

Le portrait qui est peint, au chapitre six, de la « fresque générale » de la presse libérale permet de prendre conscience de son importance. Il y a ici de futures pistes et des chantiers pour les chercheurs qui voudraient étudier le contenu idéologique de certains journaux.

Évidemment, en ces temps où l'on discute autant de corruption et de financement des partis, le chapitre sept, consacré aux finances des organisations libérales, intéressera les lecteurs soucieux d'en savoir plus quant à cette dimension. Toutefois, l'étude des finances des partis est un domaine pour le moins ardu à investiguer en raison du secret qui entoure cette question. Un exemple parmi d'autres, l'auteur fait remarquer qu'on ne sait pas vraiment combien de caisses électorales il pouvait exister : une seule caisse pour les deux organisations ou alors deux caisses distinctes ? (p. 639) Quoi qu'il en soit, il montre que le Parti libéral a bénéficié du soutien des milieux industriel et financier et, surtout, que les campagnes électorales ont toujours été coûteuses.

En définitive, le Parti libéral se trouve décrit à l'aune d'un modèle entrepreneurial. Il se présente comme une « maison mère » autour de laquelle gravite des succursales privées (la machine électorale, les clubs politiques et les journaux libéraux), chacune ayant ses fonctions spécifiques à des moments différents et qui, en période d'élection, se mobilisait dans un but commun, celui de faire élire le parti (p. 723) et ainsi bénéficier des largesses et des faveurs de l'État, où fleure bon le favoritisme.

Par ailleurs, on sait que la place d'Adélard Godbout, non seulement comme chef du Parti libéral du Québec, mais aussi en tant que défenseur des intérêts québécois, a donné lieu à des disputes intellectuelles. D'un côté, il y a ceux qui croient qu'il a failli à la tâche pour se contenter d'être, pour reprendre les mots duplessistes de l'époque, un « valet d'Ottawa ». Mais d'autres avanceront que son passage au gouvernement a tout de même été important, ce que ne nie d'ailleurs pas Lévesque, qui parle toutefois d'un « bilan pour le moins mitigé » (p. 102). Lévesque s'oppose à cet égard aux conclusions de l'historien Jean-Guy Genest, qui avait publié en 1996 une biographie de réhabilitation, comme on l'avait dit au moment de sa publication. Genest, qui s'était intéressé à ce premier ministre oublié dans les plis de l'histoire duplessiste pour en revamper la stature, avait peut-être exagéré son importance. Mais cela ne doit pas occulter le fait que les

accusations « d'à-plat-ventrisme » allaient aussi un peu loin et que s'imposait un coup de barre interprétatif en la matière.

Cela dit, et quoi qu'il en soit exactement de la place de Godbout dans le panthéon des premiers ministres québécois – dont le dernier mot n'a certainement pas encore été dit –, il faut lever son chapeau à l'auteur pour ce travail de grande ampleur, un peu trop même, mais néanmoins incontournable pour quiconque s'intéresse à l'histoire du libéralisme politique québécois. On attend donc la suite, qui décrira l'histoire du parti des années 1960 à aujourd'hui.

— Frédéric Boily
Université de l'Alberta

Marc-André Robert. *Dans la caméra de l'abbé Proulx : la société agricole et rurale de Duplessis*, Québec, Éditions du Septentrion, 2013, 234 p.

Dans cet ouvrage tiré de son mémoire de maîtrise, Marc-André Robert s'intéresse à la société rurale duplessiste des années 1930-1960 par l'entremise de la production filmique de l'agronome, pionnier du cinéma québécois et abbé, Maurice Proulx. Si les films du prêtre-cinéaste promeuvent inévitablement les idées et les projets de leur commanditaire principal, le gouvernement duplessiste, ils laissent également une large place à la présentation enthousiaste de la modernisation des campagnes durant ces décennies. Pour Robert, les documentaires de l'abbé, en plus d'être des matériaux ethnographiques idéaux pour analyser la société rurale de la période, témoignent de son approche pragmatique du progrès, laquelle repose sur une adéquation entre le développement économique et la culture rurale traditionnelle. Cette question traverse tout l'ouvrage, qui se présente à la fois comme une intéressante et rare analyse socio-culturelle portant sur le monde rural pré-Révolution tranquille et une synthèse efficace des réformes socioéconomiques et politiques mises en place dans les campagnes à cette époque. L'étude repose sur un corpus de sources rassemblant vingt-quatre courts métrages